



Harlingue-Viollet

La quête des origines

AGNÈS LAINÉ

Certains anthropologues ont longtemps cherché des critères « scientifiques » pour valider de très anciennes convictions racistes, justifiant ainsi l'entreprise de colonisation des sociétés africaines.

Jusqu'à une date récente, la reconstitution de l'histoire ancienne des Africains a été faite par des Occidentaux. Elle a été l'occasion d'un déploiement de scénarios étonnants et, malgré l'entrée de ce continent dans le « concert des nations », la pensée scientifique se débarrasse difficilement de cet héritage. Aujourd'hui, la science, l'Afrique et l'Occident ont tout à gagner d'une critique historique de ces scénarios.

Depuis la découverte des charniers d'Auschwitz et leur intégration progressive dans la mémoire collective, les pays d'Europe ont voulu croire que les hommes en avaient fini avec le besoin d'affirmation par la race. Or, malgré les affirmations des généticiens et des anthropologues selon lesquelles les races humaines biologiques n'existent pas, le concept reste prégnant. Parmi les arguments utilisés par les tenants du racisme, certains sont d'origine scientifique, et l'on s'interroge : comment en est-on arrivé là ? Pour tenter de répondre à cette question, nous avons réexaminé les travaux d'anthropologie relatifs aux caractères génétiques des populations ; au milieu du XX^e siècle, la recherche de critères génétiques distinctifs avaient pris le relais sur l'étude de la morphologie et du squelette.

Sur le continent africain habitent des hommes que les Occidentaux, depuis le Moyen Âge, considèrent comme des créatures appartenant aux limites du monde humain : mondes lointains des

limites de la mer, monde de l'étrange, de l'inconnu, du monstrueux. Dès cette époque, Bible en main, on s'interroge sur leur filiation depuis Adam ou Abraham. Au XVIII^e siècle, le siècle des grandes explorations maritimes à travers le monde, on étudie les rapports entre Blancs, Jaunes et Noirs ; on cherche à classer l'homme, aussi bien que l'on classe les milliers d'espèces de plantes et d'animaux décrites alors. Les caractères morphologiques, l'interfécondité des groupes, les comportements individuels et sociaux, ou encore les dispositions psychologiques, morales et intellectuelles sont observés, recensés, classés et étudiés en tant que signes d'identité ou d'altérité.

Le volume et la forme des crânes deviennent au XVIII^e siècle, mais plus encore au XIX^e, des « indices » de l'intelligence humaine. Puis, avec les théories de l'évolution, qui s'imposent progressivement en Europe et aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle ou au début du XX^e, la question de la « mesure » de l'intelligence se pose à nouveau. Toutefois, quelle que soit la théorie à laquelle on adhère, les Noirs sont toujours considérés comme inférieurs, physiquement selon des critères esthétiques, mais aussi intellectuellement et moralement, ce que démontre leur retard technologique, aune à laquelle l'Occident s'est habitué à évaluer le degré de civilisation. Cette représentation péjorative est le fruit des

conditions imposées aux Noirs par les Occidentaux, du XV^e au XIX^e siècle : traite, esclavage et colonisation. Les esclavagistes et les colons cherchent à justifier leur entreprise par des arguments « scientifiques » (la race inférieure), moraux (la mission civilisatrice), politiques (le droit du plus fort) et économiques (recherche de matières premières). Les Occidentaux des XIX^e et XX^e siècles sont convaincus que l'« infériorité » des Noirs résulte d'une évolution différente et séparée de celle des Européens. On cherche à donner à ces convictions l'objectivité de la science.

Du milieu du XIX^e siècle au début du XX^e, une nouvelle discipline scientifique, la biométrie, vise à répondre aux questions posées par la théorie darwinienne de l'évolution : comment les caractères se transmettent-ils ? Comment varient-ils d'une génération à l'autre ? Peut-on améliorer les « races » humaines par une politique de sélection ? Quelques-uns des principaux pionniers de cette discipline, notamment le biologiste Francis Galton, cousin de Charles Darwin, le mathématicien Karl Pearson et le biologiste Ronald Fisher puisent dans la théorie darwinienne et dans l'étude de la transmission des caractères héréditaires la justification de la théorie eugéniste.

GROUPES SANGUINS ET HIÉRARCHIE RACIALE

Nourrie des principaux apports de la génétique, la biométrie devient la génétique des populations. De son côté, l'immunologie progresse. Elle met à la disposition des généticiens et des mathématiciens un nouvel outil pour leurs analyses : les groupes sanguins. Les anthropologues rejoignent les généticiens, convaincus que des classifications raciales judicieuses préciseraient les circonstances de l'évolution humaine et la préhistoire des populations modernes. Les groupes sanguins, découverts en 1900 par Karl Landsteiner semblent être l'outil nécessaire à l'étude de l'évolution (Landsteiner avait observé que le sérum



DR

L'anthropologie physique décline les humains en races, sous-races et types, mais il y a autant de classifications que d'auteurs.

de certains prélèvements sanguins agglutinent les hématies d'autres échantillons de sang ; il en déduit qu'il existe trois types de sang (A, B, O) qui contiennent des substances spécifiques).

En 1919, un médecin de l'armée serbe, Ludwig Hirschfeld, publie un article considéré comme l'acte de naissance de l'anthropologie génétique, où il étudie les réactions d'agglutination du sang de soldats de cette armée, d'origines diverses. Constatant que plus les soldats viennent de l'Est, plus ils ont de chances d'être du groupe B, et plus ils viennent de l'Ouest, plus ils ont de chances d'être du groupe A (au centre, les proportions sont intermédiaires), il conclut – bien prématurément ! – que l'espèce humaine a deux origines : l'une orientale, l'autre occidentale. Les analyses montrent aussi que les Africains sont plus souvent que les autres du groupe O : certains y voient l'indice d'une race antérieure aux mutations aboutissant aux groupes A et B.

Au cours des années suivantes, on étudie la répartition des groupes sanguins, puis des groupes rhésus, découverts dans les années 1930. Or l'Afrique est très peu représentée dans l'ensemble des enquêtes. Les informations proviennent des États-Unis, où les tests sont réalisés sur des Américains d'origine africaine, ou bien d'Afrique du Sud : la génétique appliquée à l'étude des « races » intéresse surtout les pays confrontés à la présence simultanée, sur leur territoire, de plusieurs grandes ethnies.

Quelques études sont réalisées en Afrique du Nord, notamment en Égypte, mais aucune en Afrique subsaharienne. Pourtant, des cartes de répartition des groupes sanguins sont tracées sur tout le continent africain ! En fait, ces lacunes reflètent des conceptions anthropologiques antérieures. On se représente le continent habité par des Blancs chamitiques au Nord, des « Nègres », dont l'origine est discutée, et par une souche primitive (Hottentots, Bochimans et Pygmées, parfois désignés par le terme de Négrilles) disséminée en Afrique centrale et australe.

Les Noirs d'Afrique ont d'abord été considérés comme les descendants de Cham, que son père Noé a maudit pour lui avoir manqué de respect. Puis, au XIX^e siècle, un réaménagement biblique a fait de Cham l'ancêtre des Blancs d'Afrique. Les populations chamitiques étaient considérées par l'historiographie coloniale comme les descendants d'une branche aryenne descendue vers l'Afrique à une époque indéterminée, aujourd'hui mélangée, mais dont la supériorité raciale leur aurait permis de créer des foyers de civilisation en Égypte, en Éthiopie, mais aussi dans divers royaumes, tel le

Rwanda. L'historiographie africaniste reste prisonnière, pendant des décennies, de ce thème chamitique des invasions blanches civilisatrices, mais elle permet aux colons européens de se présenter comme la dernière vague de civilisateurs. Selon certains anthropologues, les Bantous seraient le fruit d'un métissage entre des Bochimans et des Nègres, avec, à plusieurs reprises, quelques apports de sang provenant de la vallée du Nil. Selon d'autres, les Nègres seraient venus d'Asie par l'océan Indien.

UNE HOMINISATION... AFRICAINNE

Or, après avoir longtemps situé l'origine des premiers hommes en Europe ou en Asie centrale, le regard des chercheurs se déplace vers l'Afrique. La transition a lieu dans les années 1950, après que les découvertes successives des australopithèques, d'*Homo erectus* et d'*Homo habilis*, éventuellement associés à des outillages lithiques très primitifs, rendent plausible l'hypothèse que le processus d'hominisation a eu lieu en Afrique. Comment peut-on concilier cette origine géographique du genre humain avec une évolution séparée des « races » humaines ? Cette question est à l'arrière-plan de nombreux travaux sur la biologie des peuples africains actuels qui sont devenus des fils d'Ariane remontant vers la préhistoire. Bien sûr, l'absence de connaissances sur les étapes intermédiaires du peuplement africain a laissé une place prépondérante à l'imaginaire.

Après 1950, les travaux sur la diversité humaine en Afrique se multiplient. Nous avons recensé les articles portant sur l'étude génétique des populations africaines publiés de 1945 à 1984, soit 898 références bibliographiques. En étudiant les différents supports de publication, les titres publiés, leur date de publication, la nationalité des auteurs, le lieu d'édition, notamment, nous avons montré que les principaux pays publiant sur ce sujet sont les puissances coloniales ou ex-coloniales (la Grande-Bretagne, la France, le Portugal, la Belgique et l'Espagne), auxquelles s'ajoutent l'Afrique du Sud, les États-Unis et la Suisse. Ces huit États publient 77 pour cent des titres. Les 208 communications

restantes sont rédigées par divers États de l'Afrique (le Kenya, Madagascar, le Zimbabwe, l'Égypte), de l'Occident ou, plus récemment, de l'Asie (Japon). Près de la moitié de ces travaux sont publiés dans des revues de médecine, surtout les revues de pathologie tropicale françaises, belges et anglaises. Les autres paraissent dans des revues de génétique, d'hématologie et d'anthropologie physique. Les chercheurs qui publient sont essentiellement des médecins coloniaux, et des médecins de spécialités diverses exerçant en milieu hospitalier, dans le cadre de la coopération. Ce sont très rarement des anthropologues.

La grande majorité des travaux a été réalisée après l'indépendance des États, de sorte que les données n'ont pas été dictées par la nécessité de justifier la colonisation. Toutefois, si cela est vrai de la production des données génétiques et sérologiques, qu'en est-il des



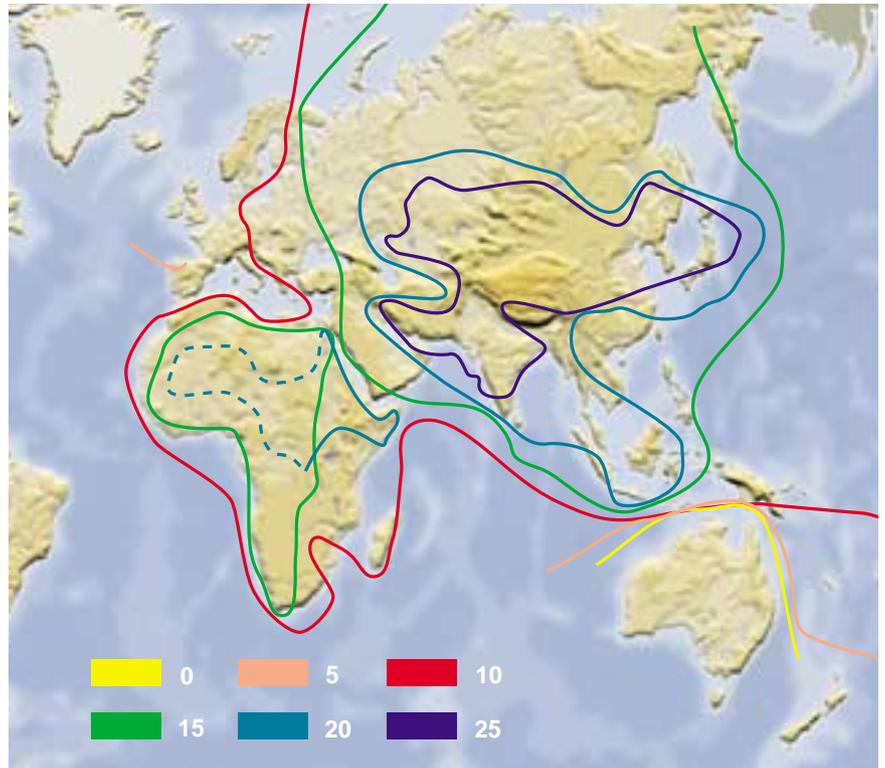
Les Pygmées ont été très étudiés par les anthropologues du XIX^e siècle. Leurs mensurations étaient considérées comme reflétant un stade infantile de l'humanité.

interprétations? Durant les années 1950-1970, diverses hypothèses sur l'origine de l'homme ou des peuples d'Afrique ont été avancées, alors que l'on ignorait les innombrables polymorphismes génétiques (certains gènes existent sous plusieurs formes qui codent des protéines ayant la même fonction, mais qui sont légèrement différentes) et leur répartition. Ces synthèses étaient prématurées, mais reflétaient les interrogations et les mentalités de l'époque.

En 1954, le médecin anglais Arthur Mourant, membre du laboratoire de recherche sur le sang, à Londres, publie des tables qui rassemblent les données recueillies depuis le début de l'hématologie. Ces tables, plusieurs fois remises à jour, sont la référence des chercheurs de cette période. Un ouvrage publié en 1954 sur la répartition des groupes sanguins montre que l'Afrique subsaharienne abrite des populations qui se distinguent des autres populations du monde par des fréquences caractéristiques de certains gènes (et, par conséquent, d'une fréquence élevée du groupe sanguin O et du groupe rhésus cDe). Par ailleurs, on constate également une grande homogénéité des populations subsahariennes, ce qui met à mal les typologies ethno-raciales antérieures. On doit admettre que les groupes sanguins n'autorisent pas une discrimination des populations chamitiques ; on ne peut retrouver leurs origines ni leur apport spécifique dans le peuplement originel de l'Afrique.

HÉMOGLOBINE ET TYPOLOGIE

Cette frustration stimule la recherche d'autres polymorphismes. À côté des groupes sanguins, l'hémoglobine attire l'attention des généticiens. En effet, on avait repéré les effets pathologiques de certaines hémoglobines sur des Américains d'origine africaine : l'hémoglobine de type S est responsable de maladies génétiques, la drépanocytose (les globules rouges ont une forme anormale) et la bêta-thalassémie (une anémie grave due à une insuffisance de la synthèse de la globine, qui entre dans la composition de l'hémoglobine). Or la répartition de ces hémoglobines est hétérogène, et certains chercheurs pensent alors que les disparités coïncident avec les grandes classifications anthropologiques. En 1949, le médecin britannique Hermann Lehmann, en exercice en Ouganda, révèle des chiffres étonnants à partir desquels il propose un scénario pour d'antiques migrations, une théorie ultérieurement qualifiée de classique. La proportion de porteurs d'hémoglobine HbS semble très



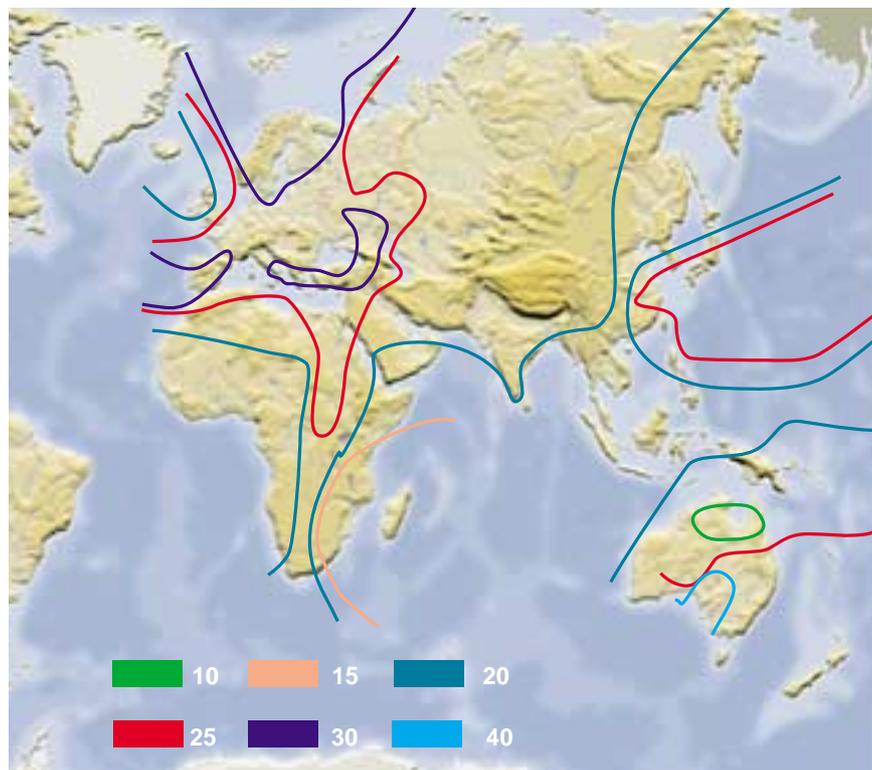
La répartition des groupes sanguins (groupe A, à gauche, et groupe B, à droite) a été considérée, pendant un temps, comme un moyen de remonter à l'origine de l'homme. La répartition de ces groupes a été progressivement précisée (la fréquence est exprimée en pourcentage). On a

faible dans les tribus chamitiques, très élevée et homogène chez les Nilotes (des populations du haut Nil), très variable chez les Bantous, maximale chez les Pygmoïdes Baamba des monts de la Lune. En somme, plus on est noir ou primitif, plus on a d'hémoglobine HbS.

En 1952, Lehmann rapporte les premières données sur l'existence de l'hémoglobine HbS dans des populations du Sud de l'Inde. Il en déduit que l'hémoglobine HbS a été importée en Afrique par des populations du Sud de l'Inde dont les représentants actuels seraient les Baambas. Curieusement, Lehmann ne recherche pas ailleurs cette hémoglobine, par exemple dans le Nord de l'Inde, plus facile d'accès et où elle est abondante. Lehmann cherche ensuite cette hémoglobine en Australie, mais il ne l'y trouve pas. L'hypothèse de Lehmann a été invalidée, car on sait aujourd'hui que la répartition de l'hémoglobine HbS résulte de plusieurs mutations indépendantes, et des fortes pressions sélectives exercées par le paludisme (la composition biochimique des globules rouges contenant cette hémoglobine confère une certaine résistance au paludisme). En fait, Lehmann se sert des marqueurs génétiques pour conforter ses convictions : le statut des systèmes sanguins, encore très fragile, ne peut infirmer des convictions issues de dizaines d'années de racisme fondé sur l'anthropométrie.

Aussi les données sanguines ne sont-elles reconnues que lorsqu'elles confirment les acquis. Dans le cas contraire, les discordances sont mises au compte des aléas de la dérive génétique, ou encore d'une pression de sélection indéterminée. C'est pourquoi les systèmes sanguins ne remettent pas en cause les classifications antérieures. De surcroît, les représentations des populations africaines qu'élaborent les Occidentaux forment un corpus intouchable qui fait partie intégrante d'un système politique fonctionnel au sein duquel chaque catégorie occupe une place précise. Transformer ces représentations porterait atteinte au système tout entier. Ce n'est pas un hasard si elles changent lorsque les États acquièrent leur indépendance.

En 1958, l'anthropologue américain Frank Livingstone publie un article sur les conséquences anthropologiques de la répartition des gènes de la drépanocytose en Afrique de l'Ouest. La génétique des peuples africains y paraît résulter, pour la première fois, d'une confrontation avec un environnement façonné par l'homme. Les années 1960 marquent une transition : on abandonne progressivement les thèmes raciaux, ainsi que les grandes synthèses simplistes, et l'on prend conscience de la complexité des équilibres entre l'homme et son milieu. Les analyses globales



représenté ici la répartition telle qu'elle était établie en 1950. Contrairement à ce que ces cartes laissent penser, les données pour l'Afrique étaient quasi inexistantes. Les quelques données disponibles pour les Noirs provenaient d'Américains d'origine africaine et de Sud-Africains.

sur les distances génétiques entre populations prennent le pas sur l'étude des marqueurs isolés. Les monographies régionales ou ethniques se multiplient. Les deux décennies suivantes confirment cette rénovation. On étudie de nouveaux polymorphismes (notamment ceux des enzymes et des anticorps) et l'on s'interdit désormais les classifications hâtives. Puis une nouvelle période s'amorce avec le début des publications portant sur la typologie de fragments d'ADN. Le marqueur devient le gène lui-même.

Nous avons examiné la production scientifique dans trois grandes régions, l'Afrique orientale britannique et belge, et l'Afrique occidentale sous diverses administrations ; nous avons montré que l'anthropologie biologique, qui, dans diverses régions, visait à affirmer la suprématie du colon sur l'indigène, a également servi les besoins de l'ordonnement colonial quand les colons déléguaient leur pouvoir : dans certaines régions, ils pratiquaient une forme de gestion indirecte des populations en s'appuyant sur une élite indigène, à laquelle ils octroyaient des privilèges particuliers ; ce fut le cas en Ouganda, au Soudan, au Rwanda, au Burundi, à Madagascar et au Nigeria. Cette organisation découlait d'un souci de gestion efficace. Par la suite, les travaux scientifiques ont surtout entretenu les savoirs

établis, devenus constitutifs d'une culture coloniale locale ; les ethnologues – qui étaient au service de l'administration coloniale – en étaient devenus les dépositaires et garantissaient la cohésion du système. Cette situation eut de lourdes conséquences surtout dans les territoires sous administration belge, qui allaient devenir le Rwanda et le Burundi.

DE L'ORIGINE DES CONFLITS AU RWANDA

Avant la colonisation, ces deux royaumes étaient dirigés par des lignages Tutsi, et les Belges les maintiennent au pouvoir : ils sont considérés comme de lointains descendants de pasteurs migrants chamitiques venus des marges de l'Éthiopie ou de la vallée du Nil, supérieurs en race et en civilisation, car d'origine blanche ou méditerranéenne. Les colons les assimilent à une élite, au détriment des autres catégories de la population, Hutu et Twa. Bien qu'ils aient les mêmes caractères linguistiques et culturels que les Hutu, leur origine chamitique a longtemps été un dogme bien ancré. Les premiers doutes sont apparus à la fin des années 1950, notamment après les travaux de l'anthropologue français Jean Hiernaux. Formé à la typologie du squelette, Jean Hiernaux a été l'un des premiers anthropologues sur le ter-

rain à utiliser les groupes sanguins pour les confronter aux classifications anciennes. Or, durant quelques années, héritier de la raciology antérieure, à laquelle il adhère pleinement, on le voit tenter d'adapter à tout prix ses conclusions aux conceptions établies. Cela est encore possible au début des années 1950, car les connaissances sur les marqueurs sanguins sont encore balbutiantes, mais les connaissances progressent et le doute s'installe : les Tutsi sont génétiquement identiques aux autres Africains de la région, notamment aux Hutu. Toutefois, cette identité ne deviendra explicite qu'au moment de l'indépendance de ces territoires. Dès les élections de 1959, qui ont porté au pouvoir un parti hutu, les Tutsi rwandais furent le pays par milliers. Jusqu'au génocide de 1994, les membres du parti hutu ont considéré les Tutsis comme des envahisseurs étrangers, des « Blancs en puissance », et ces thèmes ont largement alimenté la propagande raciste appelant au meurtre et à l'extermination.

Cet exemple illustre l'étroite dépendance de l'anthropologie biologique et du contexte politique, et la trop grande part de l'imaginaire dans les reconstructions de l'histoire lointaine. Elle montre la nécessité d'une critique fondamentale, historique et méthodique des travaux passés et présents, et du contexte qui les a produits. Les conclusions souvent erronées de ces travaux constituent l'une des assises sur lesquelles se sont construites les identités des peuples africains, des nations et des minorités ethniques.

Aujourd'hui, certains intellectuels africains, américains d'origine africaine ou antillais publient des thèses sur l'histoire de l'Afrique. Elles représentent une révision de l'histoire en réaction à l'histoire raciale écrite par les Blancs, en d'autres temps. Selon ces thèses, confortées par la théorie de l'Ève africaine, l'humanité, à l'origine noire, aurait peuplé le monde et engendré les premières grandes civilisations de l'Antiquité – l'Égypte en tout premier lieu qui a influencé le monde hébreu et grec. Ces thèses ont redonné confiance aux communautés noires dans leurs capacités et dans leurs destinées. Toutefois, par un mécanisme de balancier, elles ont tendance à construire l'identité de ces communautés par opposition aux Blancs en conservant un antagonisme qui s'est toujours révélé excessif.

Agnès LAINÉ est chercheur associée au Centre de recherches africaines, CNRS-UPRESA 8054, dans l'équipe *Mutations africaines dans la longue durée*.